

CHAPITRE IV

Les premiers jours qui suivirent le départ de Jean Hornu, rien ne put détourner Udinji de son chagrin, ni les exhortations de Tchala, ni les réconforts de Mampuia, lequel s'y prenait au reste le plus maladroitement du monde, mêlant à ses consolations cent mielleux commentaires « pour le cas où moussu le Chef de Secteur ne reviendrait plus. »

La crainte de ce non-retour n'avait point encore mordu au cœur la jeune femme; elle pleurait très simplement, sans chercher à analyser sa peine, elle pleurait d'instinct, comme hurle désespérément le chien oublié par son maître. Tout le jour elle demeurerait assise dans un coin, les yeux fixes, sans penser, perdue en une attente indéterminée, avec au moindre bruit un sursaut attentif,

comme si le bien-aimé allait reparaitre tout à coup; et elle ne raisonnait pas l'impossibilité matérielle de ce retour inopiné, et elle se sentait infiniment seule et malheureuse.

Renseignée par Tchala, la *Mukalingué-Mwadi* eut l'inspiration, sans toutefois se rendre compte de toute cette sentimentalité compliquée, d'envoyer à Udinji le petit Tombolo, son frère.

Oh! le méchant et turbulent gamin! Quelle révolution il fomenta dans le discret et paisible nid d'amour qu'avait jusqu'alors été la maison de Kamaie! Mais de quel coup de fouet aussi cette brusque bourrasque cingla l'apathie de la Mukamaie!

L'instinct du vice, l'appétit de la destruction, possédaient à ce point Tombolo, que ce bandit en herbe en devenait intéressant; autoritaire dérivatif au désespoir d'Udinji que la défense, pied à pied, du magasin, du cellier et de la cuisine!

Et une pitié naquit en la jeune femme pour cet être sale et difformé, gangrené dès sa

naissance par les tares paternelles; sous l'impression neuve des conseils de Tchala, se sentant comme régénérée par le culte de soins dont elle honorait aujourd'hui son propre corps, elle entreprit de dégrasser Tombolo, se fit très douce, très maternelle, avec une telle caresse tendre dans les gestes et dans la voix, que le gamin-vandale oublia de résister, pris lui-même au charme de cet inattendu.

Lorsqu'il fut lavé, peigné, habillé d'un léger pagne blanc à pois rouges, Udinji éprouva la coquetterie de son œuvre, promena par le village l'enfant émerveillé et soumis... Et surprise, ce soir-là, elle se sentit l'âme pleine de patience résignée.

Ce fut à cette époque que la civilisation intime d'Udinji atteignit son degré le plus élevé; la jeune femme eut plus ou moins la perception que la spontanéité et l'animalité des élans du cœur demandent à être redressées par la pensée, que — douleur ou joie — un esprit judicieux tâche à atténuer ce qu'ils

*1916 ob la propre le
 l'œuvre en l'âme par exaltation
 de l'âme en l'œuvre ob
 O. M. L.*

ont d'excessif et que l'homme se crée ainsi des sensations mitigées, demi-teintées, qui lui rendent la vie malgré tout supportable, voire agréable.

Dès lors, elle s'attacha à endormir ses regrets par des dérivatifs; elle voulut tordre le coton, tisser les fibres de chanvre; puis la cuisine l'attira: elle évoqua des recettes rares; l'ordonnance du magasin lui déplut, elle astreignit le lavadère et le boy à un déménagement irraisonné; soudain, lorsqu'ils se furent bien enlisés dans leur incohérent déballage, elle se désintéressa de son grand projet. Sa cervelle primesautière et fantasque semblait un oiseau sautillant qui aspire toujours à une autre branche que celle où il est posé.

Bientôt Udinji se prit d'une vive ferveur pour les promenades. C'est ainsi qu'un matin elle accompagna à la pêche le vieux Yamba, un pêcheur à tête grise, célèbre dans la contrée pour son adresse à tuer le poisson à coups de flèches. Elle éprouvait de cette excursion une joie d'enfant; à chaque pas, tous ces

récents jours — plaine, rivière, forêt, — le paysage familier lui était apparu peuplé de révélations et elle s'étonnait d'avoir si longtemps vécu et circulé dans cet éden sans en soupçonner le charme : elle ignorait que les amants ne voient plus les choses qu'à travers la poésie de leur cœur et que dans l'alanguissement d'une tristesse tendre, c'est au sein de la nature silencieuse et fraternelle que l'âme trouve sa véritable consolation.

Insouciante et dénuée du moindre esprit d'observation, Udinji, en dépit de la promiscuité constante de la vie nègre, possédait de très vagues notions de la pêche, de la chasse, et cette sauvageonne, née et grandie parmi le soleil et la verdure, accompagnait le vieux pêcheur avec l'ignorance et la surprise amusée d'une Parisienne.

Le soleil marquait à peine la moitié de la matinée et une vapeur montait des herbes point sèches encore ; un grand calme berçait la campagne solitaire.

Mukamaie et Yamba, auxquels s'étaient

joint Mampuia et Tombolo, se dirigèrent à travers les prairies vers la Cassul qu'ils traversèrent à gué; dès lors, par le sinueux et étroit sentier que le voyage régulier des pêcheurs à frayé dans la brousse, ils avancèrent à la file indienne vers la merveilleuse forêt baignée de lumière qui ferme l'horizon et dont l'orée sert de rive à la Buschimaie.

Après une heure de marche, ils rencontrèrent de larges tranchées parallèles, perpendiculaires à la rivière; même ils en virent une, si profonde que l'eau stagnait au fond, en dépit de la sécheresse; puis une autre leur apparut, sur les bords de laquelle resplendissait la verdure tendre d'un champ de maïs.

Mampuia frappa des mains avec admiration :

— Eh quoi! Yamba, les gens d'ici récoltent du jeune maïs en cette saison?

Le vieux pêcheur entreprit une digression très diffuse; impuissant à justifier le phénomène, il mêlait à ses explications le soleil,

les Mukichis, Gangazambi (1), les féticheurs, en homme rustique qui ne soupçonne pas une corrélation possible entre les événements et dont le propre est de rattacher tous les effets à des causes surnaturelles.

Les rives de la Buschimaie et de la Lulua, étant peu élevées, forment de grandes plaines qui, durant la saison des pluies, sont à certains endroits inondées sur une distance de plusieurs kilomètres vers l'intérieur. Au cours de la saison sèche, les indigènes creusent dans ces plaines de profondes tranchées qu'ils ferment à la partie aboutissant à la rivière, au moyen d'une énorme vanne à claire-voie ; de place en place, d'autres vannes plus légères coupent le fossé. La crue des eaux est si considérable en cette contrée qu'elle marque des différences de niveau de quatre à cinq mètres ; il va de soi, lorsqu'à la saison sèche les eaux tendent à disparaître, que le poisson se con-

(1) *Gangazambi* = Dieu, le Ciel, ce quelque chose de surnaturel, d'indéterminé, qui est au-dessus de nous.

centre en partie dans les bas-fonds, y est acculé par les vannes ; et c'est de silures, clarias, cyprinidés et cirrhitidés, une raffle fantastique que font à un moment donné les Bakètes.

Les tranchées creusées en vue de cette pêche, dite « pêche au piège », sont parfois si importantes qu'elles forment à la longue de véritables lits de rivières, le long desquels les indigènes sèment en saison sèche du maïs et du millet ; ils obtiennent de la sorte une troisième récolte : car l'inondation annuelle des plaines les rend d'une fertilité incroyable, les eaux laissant dans leur retraite un précieux engrais naturel. Certaines des tranchées, dans le fond desquelles reste quelquefois stagner de l'eau, deviennent périodiquement le rendez-vous d'animaux de toutes espèces, hippopotames, éléphants, antilopes, dont la saison sèche a tari les abreuvoirs habituels... — « Aussi, conclut Yamba avec de grands gestes d'enthousiasme, après grandes pêches, grandes chasses. »

Cependant Udinji et ses compagnons atteignaient la Buschimaie; devant eux, un large barrage, au milieu duquel quelques hommes étaient si affairés à relever une nasse gigantesque qu'ils ne répondirent pas au conventionnel sifflement amical du vieux pêcheur.

Ces barrages de pêche que construisent les Bakètes constituent parfois de véritables travaux d'art. Le barrage du *Tchipaka* de Tambwé est conçu de manière à laisser libre passage à l'eau et à permettre la traversée de la rivière, qui est très profonde et à courant rapide. Formé de gros rondins et de branches d'arbres d'un entrelacement très serré, immuablement encastré dans le fond mi-pierreux, mi-vaseux de la Buschimaie, il représente une ligne brisée formant, au milieu de la rivière, un angle aigu très allongé, dont la pointe aboutit dans une nasse immense, en entonnoir; tout le long du barrage sont d'autre part disséminées entre les rondins une infinité de nasses de toutes grandeurs.

Les rondins sont fixés en X de façon que

le point de croisement dépasse le niveau de l'eau, même à sa plus grande hauteur, et que les branches supérieures de l'X offrent un écartement suffisant pour permettre passage à un homme; ces branches forment en même temps la rampe. Le tablier du pont est fait de troncs d'arbres fixés à l'aide de lianes et de *codi*; ce sont au reste ces ligatures qui servent à maintenir tout l'ouvrage et spécialement les branchages étroitement agencés entre les X dans le but de faire obstacle au poisson et de l'astreindre irrémédiablement à se jeter dans les nasses.

Le barrage est la propriété du village entier et les habitants se partagent le poisson au prorata des têtes d'hommes; mais tous sont aussi chargés de l'entretien dudit barrage. Ce dernier détermine souvent la partie de la rivière appartenant à chaque village et les droits de pêche de chacun sont sous ce rapport assez scrupuleusement respectés; il n'en est pas moins vrai, lorsque le tronçon de rivière de quelque roitelet est fermé, à

l'amont, par le barrage d'un Tchibaka et à l'aval par celui d'un Tambwé, que les sujets du roitelet gardent si peu de chances de prendre du poisson qu'ils font plus sage besogne de se consacrer à la chasse.....

Udinji, l'esprit las de l'amphigourique débit de Yamba, n'écoutait plus; et elle ne regardait plus les pêcheurs presque nus, s'essouffant à retirer de l'eau les lourdes nasses animées d'un frétillement d'argent; elle contemplait la forêt solennelle, comme endormie dans cette fin d'après-midi, et où nul bruit, nul souffle ne semblait vivre. Tout ce monde autour d'elle la gênait, lui gâtait la douceur de sa rêverie; cet ample paysage de bois et d'onde faisait un mystérieux et troublant cadre à ses pensées chagrines et elle eût voulu pouvoir y demeurer seule, longtemps, et bercer son tourment au chant maternel de la nature.

Lors, comme il la voyait si manifestement lasse et triste, Yamba s'offrit à solliciter des pêcheurs une pirogue. Et cela calma Udinji,

le retour très lent, le grand rire clair de l'eau, le clapotis frôleur des petites vagues contre le lourd bateau plat.

Ils descendirent la Buschimaie jusqu'à la Cassul et de là remontèrent vers le *Tchipaka*, dont au loin le *boma* apparaissait baigné d'une nuée bleuâtre. Tout en pagayant, Yamba avait recommencé pour Mampuia, intéressé, une longue conférence sur la pêche ; il racontait comment, dans les petites rivières, les pêcheurs endorment le poisson au moyen d'un fruit à cosse rouge vif, contenant une amande, auquel Yamba donnait l'appellation de *tchibu*, et il expliquait comment on pile les fruits dans un mortier et comment on en fait des boules qu'on délaye dans l'eau ; cette eau savonne fortement et l'on voit le poisson venir peu à peu à la surface, le ventre en l'air.

... Udinji, reprise par sa rêverie, percevait des bribes d'explications. Couchée à l'avant de la pirogue, elle regardait se préciser insensiblement le paysage familier, sentait en son cœur une douceur de retour ; et ce fut

sans s'en rendre compte qu'elle se prit à chanter à mi-voix, comme pour elle-même, tandis que la campagne commençait à s'embrumer de crépuscule et qu'une grande caresse bienfaisante émanait du soleil couchant:

« Tout là-bas, contre la Lubi, il y a le lac Foã. Aucune rive ne les sépare et cependant leurs eaux ne se mélangent point.

» Dans le grand lac Foã vivent des poissons merveilleux, comme jamais pêcheur n'en vit en sa nasse !

» Mais malheur à qui les prendrait ! Les malins *mukichis* ont ensorcelé les poissons merveilleux du lac Foã, et qui en mange tombe mort !... »